

Le pont entre le monde des sourds et entendants

Dr. Anne Toth

Volume 18, numéro 2, décembre 2009

L'expérience de la surdité : reconnaissances culturelles et soutien à la participation sociale

Deafness as a Difference in Human Experience: Cultural Recognition and Social Participation Support

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087628ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087628ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

 diteur(s)

Réseau International sur le Processus de Production du Handicap

ISSN

1499-5549 (imprimé)

2562-6574 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toth, D. (2009). Le pont entre le monde des sourds et entendants. *Développement Humain, Handicap et Changement Social / Human Development, Disability, and Social Change*, 18(2), 117-122. <https://doi.org/10.7202/1087628ar>

Résumé de l'article

La pratique du travail social auprès des personnes sourdes comporte de nombreux défis. En classant les Sourds comme handicapés, on se refuse à voir les différences linguistiques et culturelles et on nie du même coup que les personnes sourdes puissent être sur le même pied d'égalité que celles qui cherchent à remédier à leurs difficultés. Les travailleurs sociaux, parce qu'ils ont reçu une formation leur permettant d'envisager les problèmes du point de vue de leurs clients, possèdent cette aptitude à reconnaître ces différences et à les utiliser pour aider leurs clients à s'aider eux-mêmes. Le présent article propose un modèle qui respecte les différences linguistiques et culturelles entre les Sourds et les entendants tout en promouvant la communication saine et la résolution de problèmes.

Le pont entre le monde des sourds et entendants¹

DR. ANNE TOTH

St. Clair Corporate Centre, Ontario, Canada

Déjà paru ailleurs • Article Published Elsewhere

Résumé

La pratique du travail social auprès des personnes sourdes comporte de nombreux défis. En classant les Sourds comme handicapés, on se refuse à voir les différences linguistiques et culturelles et on nie du même coup que les personnes sourdes puissent être sur le même pied d'égalité que celles qui cherchent à remédier à leurs difficultés. Les travailleurs sociaux, parce qu'ils ont reçu une formation leur permettant d'envisager les problèmes du point de vue de leurs clients, possèdent cette aptitude à reconnaître ces différences et à les utiliser pour aider leurs clients à s'aider eux-mêmes. Le présent article propose un modèle qui respecte les différences linguistiques et culturelles entre les Sourds et les entendants tout en promouvant la communication saine et la résolution de problèmes.

Mots-clés : communication, surdité, service social, diversité linguistique et culturelle

Abstract

Social work service to deaf people has many challenges. Viewed from a deficit model that labels people who are Deaf as disabled, the opportunity may be lost to see the linguistic and cultural differences that put people who are Deaf on equal footing with anyone else seeking to solve their problems. Trained to see problems through the eyes of our clients, we, as social workers, have a unique ability to difference and use those differences to help our clients help themselves. The following paper will present a model that respects the linguistic and cultural differences between Deaf and hearing people as it promotes healthy communication and problem solving.

Keywords : communication, deafness, social work, linguistic and cultural diversity

¹ Une première version de cet article a été publiée dans la revue Reflets :
Toth, A. (1998). La communication : Le pont entre les sourds et les entendants. Reflets, 4(2), 115-122.

La pratique du travail social auprès des personnes sourdes comporte de nombreux défis. En classant les Sourds comme handicapés, on se refuse à voir les différences linguistiques et culturelles et on nie du même coup que les personnes sourdes puissent être sur le même pied d'égalité que celles qui cherchent à remédier à leurs difficultés. Les travailleurs sociaux, parce qu'ils ont reçu une formation leur permettant d'envisager les problèmes du point de vue de leurs clients, possèdent cette aptitude à reconnaître ces différences et à les utiliser pour aider leurs clients à s'aider eux-mêmes. Le présent article propose un modèle qui respecte les différences linguistiques et culturelles entre les Sourds et les entendants tout en promouvant la communication saine et la résolution de problèmes.

La documentation relative aux aspects linguistiques et culturels de la surdité souligne que les termes « sourds » et « Sourds » comportent des connotations différentes. La première variante reflète une limitation physique, tandis que la seconde renvoie à des caractéristiques linguistiques et culturelles qui impliquent une toute autre dimension, voire une toute autre identité. La première variante est particulièrement visible dans les critères d'admission aux écoles pour les personnes sourdes, où les enfants ayant une perte auditive déterminée sont considérés comme « sourds », et dans la Loi canadienne sur l'éducation de 1990, où les « sourds » ont droit à des appareils fonctionnels de même qu'à une éducation spéciale.

En revanche, le mot « Sourd » évoque une identité linguistique et culturelle différente. Qu'ils satisfassent ou non aux exigences de déficience auditive, les Sourds utilisent le langage gestuel, c'est-à-dire la Langue des Signes Québécois (LSQ), la Langue des Signes Américains (ASL), et sont aussi reconnus comme membres d'un groupe culturel (par exemple, la famille, les amis entendants ou malentendants des Sourds) (Woodward, 1972).

Selon Watzlawick, Bavelas, et Jackson (1967), « on ne peut s'empêcher de communiquer » (p. 75). Notre nature même nous pousse, dès

la conception, à nous exprimer, à nous tailler une place dans le monde et à créer des rapports avec ceux qui nous entourent. Ce besoin d'établir un lien avec le monde nous incite à faire appel à la communication, peu importe sa forme, pour assurer notre survie. La seule pensée que nos efforts porteront fruit, écarte la peur de la séparation et nous rassure sur notre existence (Bowlby, 1973). Même avant qu'une langue formelle ne soit comprise ou exprimée, la façon dont nos parents nous bercent et nous aiment parle plus fort que les mots.

Au fur et à mesure que notre système biologique de communication répond à notre environnement, l'acquisition et la maîtrise de la langue deviennent des tâches de plus en plus importantes (Bowlby, 1973). Surgit alors une question importante : quelle est la solution qui me convient le mieux?

Compte tenu du choix entre le langage parlé et le langage gestuel, c'est l'expérimentation qui, en définitive, nous conduira au mode de communication correspondant le mieux à nos besoins. Sans que nous nous en rendions compte, le cerveau choisit ce qui nous convient le mieux : nos approximations orales ou gestuelles. Avant même de subir une quelconque évaluation audiologique, nous voilà placés devant une alternative qui nous définira, non pas en tant qu'entendants ou personnes sourdes, mais en tant qu'êtres humains pourvus d'une identité propre qui s'appuie sur les moyens utilisés pour communiquer avec les autres. Cela dit, nos tuteurs (parents, professeurs, etc.) renforceront nos efforts de façon à ce que notre mode de communication cadre avec leurs méthodes préférées (Pettito et Marentette, 1991).

Plusieurs études signalent que, peu importe le type de communication adopté, les enfants sourds, de parents sourds ou aussi de parents entendants, acquièrent des automatismes langagiers à la même vitesse que les enfants entendants (Pettito et Marentette, 1991). Ainsi, que le mode de communication, soit visuel ou gestuel, chez l'enfant sourd qui a grandi dans une famille de personnes sourdes ou encore, oral chez l'enfant entendant qui a grandi au



sein d'une famille d'entendants, les enfants établiront spontanément un système de communication.

On a aussi découvert qu'à l'exception des enfants victimes de violence physique ou psychologique, cette capacité de participer à une conversation est, en dépit de leur éventuelle incapacité, un don commun à tous les enfants. Tel que l'a souligné Fasold (1984), si nous utilisons la langue pour communiquer, nous nous en servons également pour évaluer l'aspect social de notre environnement. La langue permet d'exprimer notre identité sociale et culturelle. Nous choisissons et nous nous servons d'un langage pour faire notre espace libre social et culturel d'identité, pour montrer nos fidélités de groupe, pour expliquer nos rapports avec d'autres, et pour décrire l'événement dans lequel nous sommes impliqués. Ainsi, la langue est à la fois outil de communication et outil social (Lucas, 1989).

Cela dit, il importe de relever les raisons pour lesquelles les entendants et les Sourds utilisent un mode de communication différent. Évidemment, les personnes sourdes et les entendants se distinguent par leurs différences biologiques, en ce qui touche la façon dont la langue est assimilée et transmise. Mais les différences résident également dans le choix entre le langage oral, visuel ou écrit ou encore dans l'utilisation d'une combinaison de ces trois formes de communication.

La préférence qu'on accorde à une langue dominante, la direction que prend la conversation, la détermination du lexique et de la syntaxe constituent des éléments importants de ce choix. De plus, selon Grosjean (1982), divers facteurs peuvent entraîner un changement d'attitude, positif ou négatif, à l'égard d'une langue : reconnaissance officielle d'une langue par le gouvernement, augmentation de l'autonomie de la population, campagne pour les droits civiques, recherches des linguistes et des spécialistes des sciences humaines. L'âge, le sexe, les variantes régionales et dialectales ainsi que le statut intellectuel et social sont des facteurs supplémentaires autour desquels gravite le pourquoi de la communication. Ces fac-

teurs déterminent la forme que revêt la langue (Grosjean, 1982).

En d'autres termes, la langue, et par extension la communication qu'elle encadre, est inhérente à toute réalité sociale (Anderson, 1993). Ainsi, qu'ils soient clairement identifiés ou pris pour acquis, les signes auditifs et les règles du discours déterminent l'étendue d'une conversation significative. La conversation est donc, comme le rappelle Ingram (1992), le squelette sur lequel sont accrochés les vêtements du discours.

Si la conversation remplit cette fonction, importe-t-il vraiment de savoir comment sont choisis ces « vêtements »? Ne s'agit-il pas simplement d'un choix personnel qu'on met en pratique, qu'on utilise? L'étude de la communication entre les êtres humains apporte de solides arguments propres à favoriser une meilleure compréhension de la façon dont les rapports entre les entendants et les Sourds ont évolué et ne cessent d'évoluer.

Dans un tel contexte, la communauté de personnes sourdes a pu maintenir sa propre langue, malgré les nombreux obstacles liés au simple fait d'être minoritaire dans une population composée majoritairement d'entendants. Jetons un regard historique pour évoquer la genèse de certains des problèmes qui persistent encore aujourd'hui.

Nombre de recherches ont déjà indiqué qu'avant le XVIII^{es} siècle, on qualifiait les Sourds de déficients mentaux (Lane, 1984; Padden et Humphries, 1988; Woodward, 1982). On croyait que la parole dénotait l'intelligence et définissait l'être humain et que seules les personnes capables de s'exprimer oralement étaient en mesure d'enseigner, d'atteindre un statut social élevé, et même de se marier. On peut facilement imaginer la souffrance des personnes sourdes suite à un traitement aussi préjudiciable qu'inhumain.

Ce mauvais traitement ne s'est pas dissipé instantanément. Les recherches de Lane montrent en effet que l'abbé de l'Épée et l'abbé Sicard, vers 1760, ont fait œuvre de pionniers

en prouvant que les Sourds sont des personnes intelligentes, capables d'apprendre une langue et de l'utiliser comme moyen d'instruction. Certes, à cette époque, les apprentissages des personnes sourdes servaient à remplir les poches de leurs enseignants qui s'enorgueillirent, dit-on, de « faire parler les personnes sourdes ». Ce faisant, une voie nouvelle, l'éducation, s'ouvrait aux étudiants sourds et c'est avec courage qu'ils ont saisi l'occasion de revendiquer leur droit à la satisfaction de ce besoin humain qu'est la communication (Lane, 1984).

En plus de ce stigmate, les Sourds ont dû, au fil des années, surmonter de multiples obstacles. À peine les personnes sourdes entreprenaient-elles l'enseignement en langue des signes, à peine les pensionnats commençaient-ils à se multiplier et à satisfaire aux besoins linguistiques, sociaux et culturels de la communauté sourde, que le décret de Milan fut adopté en 1880. Ce décret interdisait l'emploi de la langue des signes comme moyen pour éduquer les enfants sourds (Padden et Humphries, 1988). Heureusement, les recommandations de Milan n'avaient pas force de loi et n'ont pas eu d'impact aux États-Unis. Un groupe américain d'éducateurs de Sourds, sous la direction de Robert P. McGregor, s'est refusé à appliquer un tel décret. Ils ont continué d'inclure la langue des signes dans leur programme d'études, allant à l'encontre du décret selon lequel la seule méthode appropriée d'apprentissage devait être l'oralisme (Gannon, 1981).

Dans une optique culturelle, les Sourds ne sont ni victimes d'une maladie ni le produit d'une déviation génétique. Et pourtant, les scientifiques s'appuyant sur une doctrine pathologique ont souvent cherché à prévenir ou à guérir la surdité. Si, en apparence, leurs buts semblent louables, les recherches de Lane (1993) proposent une nouvelle direction et mettent en garde contre ces scientifiques bien-pensants mais malavisés qui veulent faire disparaître la surdité par la stérilisation, ou encore contre ceux qui font des expériences médicales envahissantes sur les enfants en exécutant

l'opération chirurgicale pour ajouter un implant cochléaire.

Les problèmes liés à la surdité et les jugements péjoratifs sont considérables, mais les personnes sourdes ont dû surmonter une bien plus grande difficulté sur le plan de la communication, parfois même au sein de leur propre famille. En effet, la plupart des enfants sourds grandissent dans une famille entendante, car seulement 10% des enfants sourds ont un ou deux parents sourds. C'est donc dire que le langage des Sourds aurait pu disparaître en raison de ce facteur d'isolement (Sacks, 1990). Heureusement, ce ne fut pas le cas.

Si certains Sourds décident d'accéder au monde des entendants par tous les moyens (le dispositif auditif, l'opération, la méthode orale), d'autres cultivent et s'approprient la langue des signes LSQ ou ASL (Padden, 1988). En fait, les personnes sourdes ne désirent pas nécessairement devenir entendantes et n'ont pas forcément besoin de l'être pour se considérer « normales ».

Hors, les personnes qui ont tenu une perspective pathologique ont dépensé beaucoup de temps et d'efforts à trouver des moyens de prévenir et guérir la surdité. Lorsque regardées d'une perspective culturelle, les personnes sourdes ne sont ni le produit d'une dépravation génétique ni victimes d'une maladie. Tel qu'observé par Dolnick (1993) la « surdité » est un fait audiolinguistique, être Sourd est une affirmation culturelle et linguistique. Les Sourds ont leur propre système de valeurs et de normes; ils se définissent comme « Sourds » et non comme « déficients » (Bienvenu, 1991; Hill, 1993).

Du point de vue linguistique et culturelle, il pourrait sembler tout à fait naturel que les parents Sourds désirent avoir et élever des enfants Sourds auxquels ils transmettraient leur héritage. Les associations pour les personnes Sourdes sont à la fois source de communication, de socialisation et de rencontre pour ceux qui s'intéressent au mariage, et lieu d'échanges et d'information sur les nombreuses exigences de la vie. Les anecdotes racontées dans le but de se divertir accompagnent l'his-



toire des Sourds. De plus, l'art et les objets fabriqués assurent la continuité de leur langue et de leur culture, bref de l'essence même de la communauté Sourde.

Il est vrai que les personnes qui sont Sourdes peuvent être prédisposées génétiquement à une anomalie audiolinguistique ou peuvent avoir contracté une maladie qui a conduit à leur surdité, mais culturellement il n'y a pas de raison pour croire qu'ils ne sont pas parfaitement en santé. Ceux qui s'identifient comme « Sourds » plutôt que « sourds » appartiennent à une minorité linguistique et culturelle et il est possible de les voir comme « différents » plutôt que déficients par rapport à la majorité de la population entendant (Rodda, 1993).

La force de l'appartenance prévaut sur tout autre moyen quant au choix du type de communication. Tout compte fait, c'est la perception que nous avons de nous-mêmes qui se traduit dans la langue de notre vie. Tel que l'ont souligné de nombreux auteurs, les Sourds sont des individus qui, comme bien d'autres, appartiennent à une minorité linguistique et culturelle (Lucas, 1989; Padden et Humphries, 1988; Woodward, 1982). Celui qui ne se sent pas bien dans sa peau risque d'être en proie aux pratiques oppressives et malavis es des autres. Voilà sans doute l'un des plus importants liens qui se manifeste entre les Sourds et les entendants quand ils cherchent à réconcilier leurs différences linguistiques et culturelles.

Il y aura toujours des gens prêts à dénoncer ceux qui ne sont pas de la même race, de la même religion ou qui ne partagent pas le même point de vue. Mon espoir, c'est que les personnes sourdes continueront à définir et à déclarer leur identité, de revendiquer leurs droits et de trouver ce dont elles ont besoin pour vivre pleinement leur vie. Ce n'est qu'à ce moment que le modèle d'incapacité deviendra un modèle de capacité. Dans un monde qui privilégie l'individualisme et l'indépendance, il importe de reconnaître la valeur de l'appartenance. Il se peut que cette valeur pousse certains à se fondre dans la foule majoritaire, mais elle en incite d'autres à déclarer ouvertement leur position. Bien que cela puisse sembler un

lieu commun, la langue est un facteur déterminant de notre identité et de la façon dont les autres nous perçoivent.

  l'heure actuelle, le défi réside dans le paradoxe suivant : tout en valorisant les différences, nous éprouvons toujours un certain besoin de se trouver des points communs. Devant un tel dilemme, il se peut bien que nous n'atteignons nos buts que le jour où nos gestes « parleront ». Chaque personne possède un droit inné à la communication, droit partagé entre tous, que nous soyons Sourds ou entendants. C'est pourquoi, il y a l'espoir que les personnes sourdes continueront à s'affirmer, à exiger ce qui leur est d  et à s'ouvrir pleinement à la vie. Ce n'est qu'à ce moment que s'érigerait enfin un pont entre le monde des Sourds et des entendants.

Références

- ANDERSON, J. (1993). Deaf student mis-writing, teacher mis-reading : English education and the deaf college student. Burtonsville, MD : Linstok Press.
- BAKER-SHENK, C., & COKELY, D. (1980). American sign language : A teacher's resource text on grammar and culture. Silver Spring, MD : T. J. Publishers.
- BIENVENU, M. J. (1991). Can deaf people survive « deafness »? In M. Garretson (Ed.), Perspectives On Deafness, 41, 21-28.
- BOWLBY, J. (1973). Attachment and loss. New York : Basic Books, Inc.
- CONSOLIDATED ONTARIO EDUCATION STATUTES AND REGULATIONS. (1997). Toronto, Ontario, Canada : Carswell.
- DOLNICK, E. (1993, September). Deafness as culture. The Atlantic Monthly, 37-53.
- FASOLD, R., IN VALLI, C. & LUCAS, C. (1992). Linguistics of American sign language. Washington, DC : Gallaudet, University Press.
- GANNON, J. (1981). Deaf heritage : A narrative history of deaf America. Silver Spring, MD : National Association of the Deaf.
- GROSJEAN, F. (1982). Life with two languages. Boston : Harvard University Press.
- GROSJEAN, F. (2001). The right to grow up bilingual. Sign Language Studies, 1(2), 110-114.
- HEUFNER, D., & PITTMAN, P. (2001). Will the courts go bi-bi? IDEA 1997, the courts, and deaf education. Exceptional Children, 67, 187-198.

- HILL, P. (1993). The need for deaf adult role models in early intervention programs for deaf children. *Journal of Canadian Educators of the Hearing Impaired*, 19, 14-20.
- INGRAM, J. (1992). *Talk, talk, talk*. Toronto, Ontario, Canada : Penguin Books.
- KARLEN, N. (1989, March 23). Louder than words. *Rolling Stone*, 133-137.
- LANE, H. (1984). *When the mind hears : A history of the Deaf*. New York : Random House.
- LANE, H. (1992). *The mask of benevolence : Disabling the Deaf community*. New York : Vintage Books.
- LUCAS, C. (Ed.). (1989). *The sociolinguistics of the Deaf community*. San Diego : Academic.
- OGBU, J. (1999). Beyond language: Ebonics, proper English, and identity in a Black-American speech community. *American Educational Research Journal*, 36(2), 147-184.
- PADDEN, C., & HUMPHRIES, T. (1988). *Deaf in America : Voices from a culture*. Boston: Harvard University Press.
- PETTITO, L., & MARENTETTE, P. (1990). *Science*, 251, 1483-1496.
- RODDA, M. (1993, May). Deafness: A plate glass prison. Proceedings of the 13th Annual Mental Health and Deafness Conference. The Ontario Council on Deaf Mental Health Issues, Toronto, Ontario, Canada.
- SACKS, O. (1990). *Seeing voices: A journey into the world of the Deaf*. New York: HarperCollins.
- STOKOE, W. C. (1960). *Sign language structure : An outline of the visual communication systems of the American Deaf*. Burtonsville, MD : Linstok Press.
- TOTH, A. (2000). Improving the delivery of the sign language instruction program for parents of children who are deaf and receiving services from a school for the deaf. Fort Lauderdale, FL : Nova Southeastern University. (ERIC Document Reproduction Service No. ED437755)
- VAL, S. (1993). *None so deaf*. Silver Springs, MD : National Association of the Deaf.
- VALLI, C., & LUCAS, C. (1992). *Linguistics of American Sign Language : A resource text for ASL users*. Washington, DC : Gallaudet University Press.
- WARR-LEEPER, G. (1999, October). Managing pragmatic disorders in the school age child : What's the speech-language pathologist got to do, got to do with it? Paper presented at the Robarts School for the Deaf, London, Ontario, Canada.
- WATZLAWICK, P., BAVELAS, J., & JACKSON D. (1967). *Pragmatics of human communication*. New York : Norton.
- WILCOX, S., & WILCOX, P. (1991). *Learning to see : American sign-language*. Englewood Cliffs, NJ: Regents / Prentice Hall.
- WOODWARD, J. (1982). *How you gonna get to heaven if you can't talk with Jesus : The educational establishment vs. The deaf community*. Silver Spring, MD : T. J. Publishers.
- WOODWARD, J. (1972). Implications for sociolinguistic research among the Deaf. *Sign Language Studies*, 1(1), 1-7.

